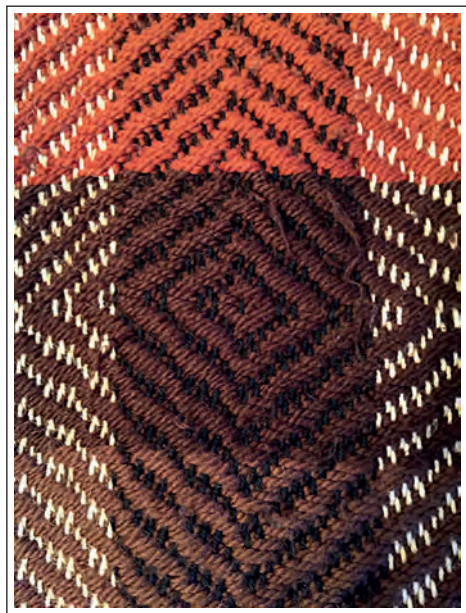


SOUS LA DIRECTION DE
Metka Zupančič

La mythocritique contemporaine au féminin

Dialogue entre théorie et pratique



KARTHALA

Metka Zupančič, après son essai sur *Les Écrivaines contemporaines et les mythes* (Karthala, 2013), a invité neuf poètes, écrivaines ou scientifiques pour participer au débat sur les mythes féminins contemporains.

Ces femmes de lettres, Myriam Watthee-Delmotte, Colette Nys-Mazure et Jacqueline De Clercq (Belgique), Louise Dupré, Andrée Christensen et Joëlle Cauville (Canada), Cheryl Toman (États-Unis), Souâd Guellouz (Tunisie) et Kamila Ouhibi Aitsiselmi (Grande-Bretagne), combinent souvent plusieurs voies par lesquelles elles font entendre leurs voix novatrices.

La lecture et l'écriture permettent d'identifier les mythologies dont on a hérité ou qui nous ont été imposées. Qu'il s'agisse de la mythologie berbère ou islamique, mais aussi de la tradition judéo-chrétienne, elles côtoient la mythologie gréco-romaine à laquelle la mythocritique a eu longtemps tendance à recourir exclusivement, même pour aborder des cultures autres.

C'est dans la prose que les figures mythiques du passé se voient souvent remodelées et appropriées selon la nouvelle parole féminine. La femme ayant besoin de trouver sa propre parole, de s'affirmer dans son contexte culturel ambiant, s'appuie sur des modèles autochtones qu'elle se réapproprie.

Au-delà des cultures particulières, la visée des mythes est à la fois initiatique et éducative et ce qui importe, finalement, c'est qu'ils puissent devenir une manière de concevoir la vie, une façon d'être.

Metka Zupančič, professeure titulaire de français/langues modernes à l'Université d'Alabama (États-Unis), étudie les changements qui s'opèrent dans notre manière de penser à la suite des translations de valeurs qui concernent principalement les femmes. Ses dernières publications portent sur Ananda Devi, Julia Kristeva, Ágota Kristóf et Chitra Banerjee Divakaruni. On lui doit des monographies sur Claude Simon (2001) et Hélène Cixous (2007).

Lettres du Sud

Collection dirigée par Henry TOURNEUX

**LA MYTHOCRITIQUE CONTEMPORAINE
AU FÉMININ**

Visitez notre site : **www.karthala.com**

Paieinent sécurisé

© Éditions KARTHALA, 2016
ISBN : 978-2-8111-1604-0

SOUS LA DIRECTION DE
Metka Zupančič

La mythocritique contemporaine au féminin

Dialogue entre théorie et pratique

Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris

INTRODUCTION

Se lire mythiquement : le dialogue entre les femmes qui écrivent les mythes

Metka ZUPANČIČ

*L'écrivain est un empêcheur de tourner en rond,
un être dangereux
que les régimes totalitaires s'empressent de jeter en prison,
dont ils brûlent les livres.*

(Louise Dupré, extrait de sa contribution à notre volume)

La naissance du livre

Au nom de nous toutes, à savoir les neuf contributrices dont je combine la parole dans le présent volume, j'aimerais vous inviter à prendre part à ce dialogue entre plusieurs écrivaines qui réfléchissent souvent sur leur propre manière de travailler et de manipuler les mythes – et les « autres », celles qui écrivent peut-être dans une langue et selon une

structure qui s'oblige à être plus « scientifique », mais qui, souvent, n'en est pas moins « littéraire » ou « poétique ». Alors que je présenterai progressivement l'équipe réunie autour de ce projet, mon intention sera aussi de jeter plusieurs « ponts » entre nos voies différentes. Pour mieux faire comprendre d'où vient cette entreprise commune dont j'ai le plaisir de réunir dans ce texte les fils variés (dirait-on multicolores ?), je voudrais d'abord évoquer les pensées de Louise Dupré. Poète, romancière, professeure qui a très souvent été guide dans la création littéraire, Louise Dupré est, elle aussi, bâtisseuse de ponts entre plusieurs cultures, ainsi qu'entre les arts variés et la parole. En dialogue continu avec ses collègues québécois(es), en contact avec le monde, celui de la littérature qui se fait en français, Louise Dupré éprouve existentiellement la nécessité d'écrire, le besoin profond qui persiste malgré tous les doutes et toutes les déceptions. Grâce à sa sagesse et à ses expériences, elle comprend surtout l'impossibilité pour les mots de rendre « exactement » un ton, une couleur, une sensation, malgré ce besoin vital d'écrire. Les questions qui reviennent chez elle portent en particulier sur le rôle que peut avoir l'écriture, voire la parole qui n'est jamais « parfaite », parce qu'au fond, elle n'est pas capable de redonner la vie. L'écrivaine y insiste dans un de ses derniers livres, *L'Album multicolore*¹, consacré à sa mère, en fait davantage à l'écriture sur la mère, la mère qui devient l'archétype primordial, donneuse de vie et donneuse de mots, inspiratrice première – et peut-être la dernière, celle qu'on voudrait ensuite garder vivante par le biais de la littérature, comme l'ont fait Pierrette Fleutiaux ou Annie Ernaux²,

1. Louise Dupré, *L'Album multicolore*, Montréal, HélioTropé, 2014.

2. Tout comme Louise Dupré, les deux écrivaines évoquent elles aussi la « descente » progressive maternelle dans la « nuit », celle de la mémoire perdue : Pierrette Fleutiaux, dans *Des phrases courtes, ma chérie* (Arles, Actes Sud, 2001), et Annie Ernaux, dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (Paris, Gallimard, 1997).

comme on le voit d'ailleurs aussi chez Hélène Cixous³. Je cite Louise Dupré : « Je ne ferai peut-être pas le deuil de ma mère, mais je m'habitue du moins à faire celui de l'écriture parfaite, qui pourrait me redonner la réalité » (*L'Album multicolore*, p. 219).

Dans ce qui nous réunit ici, nous acceptons certainement de faire le deuil d'une écriture parfaite, surtout dans la mesure où le domaine que nous abordons, celui des mythes, est non seulement inépuisable mais aussi souvent difficile à cerner et à définir. Tout en étant bien conscientes de tous les deuils grâce auxquels nous avons mûri et qui nous ont permis de faire avancer notre réflexion, je crois pouvoir affirmer que nous toutes, les dix femmes de ce volume, préférons ne pas céder aux tristesses accumulées, en participant plutôt au renouveau, à une sorte de renaissance permanente : c'est que nous remettons au monde, chaque fois un peu différemment, les structures mythiques, les archétypes, les paradigmes de pensée qui définissent nos existences et affectent aussi la manière dont nous vivons ces modèles hérités, imposés, choisis – qui, grâce à ce choix, continuent à se modifier et à nous modifier.

À suivre le fil que me prête Louise Dupré, nos efforts scripturaux portent ainsi sur cette difficulté d'atteindre une certaine perfection : et la perfection, ce serait de pouvoir déployer dans l'écriture la même force procréatrice qui nous est réservée sur le plan physique. Certaines parmi nous ont été mères, d'autres, non : mais je crois que nous comprenons toutes que même si l'on porte l'enfant et qu'on lui permet de se développer dans notre sein, les mystères de la croissance intra-utérine persistent, la magie de ce processus reste secrète

3. Depuis une dizaine d'années, plusieurs livres d'Hélène Cixous abordaient la question du rapport entre la fille et la mère, avec l'inversion des rôles entre les deux, toujours face à l'idée insupportable de devoir laisser partir la mère, avec l'hommage final qui lui est rendu dans le volume paru après le décès d'Ève Cixous, *Homère est morte* (Paris, Galilée, 2014).

– tout comme, au fond, on ne sait pas « exactement » comment vit la littérature, ce qu'elle fait pour nous, d'où elle nous vient et où elle nous mène. Ce qui est sûr, c'est que nous ne sommes jamais seules lors de la gestation des textes littéraires : des forces peu tangibles, reconnues ou non, parfois ignorées ou repoussées, semblent guider notre travail. C'est là que je vois l'ingérence des mythes dans la structure même de tout écrit : les mythes, pour nous, sont ces pouvoirs qui nous conditionnent, consciemment ou inconsciemment : les textes réunis dans notre ouvrage collectif en font preuve.

Il est alors naturel que lors de notre dialogue axé sur les mythes littéraires, nous ayons choisi de nous appuyer sur un autre aspect de ces forces qui nous dépassent, à savoir la force de la synergie. Notre travail en commun est le résultat d'une rencontre en 2013 où on a senti combien nous était précieuse la possibilité d'échanger, de comparer nos perceptions, nos expériences. C'est lors de cet événement que le désir était né, de continuer la discussion, et aussi, d'intégrer certaines autres voix qui ne pouvaient pas être des nôtres ce jour-là.

Je retrace ainsi nos pas, toujours au fil des mythes : au moment de la sortie de mon livre *Les Écrivaines contemporaines et les mythes. Le remembrement au féminin*, chez Karthala à Paris, en janvier 2013, le service culturel de l'ambassade de la République de Slovénie à Paris a proposé d'organiser un colloque au sein de l'UNESCO, en faisant inviter par les pays concernés les écrivaines dont la production est analysée dans mon volume. Mes essais portent sur les œuvres de trois auteures québécoises, Francine D'Amour, Louise Dupré et France Théoret, de même que sur la prose de la franco-ontarienne Andrée Christensen. Ensuite, ma monographie contient des réflexions sur deux Belges, Jacqueline De Clercq et la regrettée Claire Lejeune qui, elle, a entretenu tout au long de son existence des contacts de « sororité » très étroits avec ses collègues québécoises. Souâd Guellouz est la seule auteure nord-africaine, voire tunisienne, envers qui j'avais depuis plusieurs années une dette d'honneur. L'article

sur son œuvre n'a pas pu être publié en temps voulu, la mort de l'éditeur ayant causé la disparition de la revue où le texte avait été accepté. Mais si l'analyse de ses romans a pu être intégrée dans mon livre, c'est que la recherche scripturale, intellectuelle et spirituelle de Souâd Guellouz s'inscrivait parfaitement dans la problématique abordée. Je me suis par ailleurs penchée sur trois écrivaines françaises, Hélène Cixous, Fabienne Pasquet et Pierrette Fleutiaux. Lors de la rencontre qui s'est tenue le 4 juin 2013, seule Pierrette Fleutiaux a pu être des nôtres. Qui plus est, en tant que gestionnaire de la Société des Gens de Lettres, elle nous a gracieusement proposé leur hôtel particulier, bel immeuble historique, pour cet événement. Toutefois, se sentant davantage à l'aise dans l'écriture romanesque que dans les débats plus savants sur la littérature, Pierrette Fleutiaux a hésité à se prononcer plus théoriquement sur ses démarches scripturales, mais a accepté de répondre, lors de cette rencontre, à mes questions sur la présence des mythes dans ses œuvres. Si elle ne les recherchait pas consciemment, elle reconnaissait cependant une série de paradigmes mythiques qui sous-tendaient son approche et son cheminement dans le monde romanesque.

Parmi les délégations concernées, celle de la Belgique a généreusement proposé d'inviter non seulement Jacqueline De Clercq mais aussi Myriam Watthee-Delmotte et Colette Nys-Mazure, femmes de plume renommées au pays, dont j'admire et apprécie l'œuvre. Alors que nous avons dirigé ensemble, avec Myriam Watthee-Delmotte, un livre sur le mal dans l'imaginaire français⁴, Colette Nys-Mazure, par un texte en prose, a collaboré à un autre ouvrage collectif, que j'ai codirigé cette fois-ci avec Joëlle Cauville⁵. C'est le conseiller culturel de Wallonie-Bruxelles, M. Yves de Greef,

4. Myriam Watthee-Delmotte et Metka Zupančič (dir.), *Le Mal dans l'imaginaire littéraire français (1850-1950)*, Ottawa, Les Éditions David ; Paris, L'Harmattan, 1998.

5. Joëlle Cauville et Metka Zupančič (dir.), *Réécriture des mythes : l'utopie au féminin*, Amsterdam ; New York, Rodopi, 1997.

qui s'est personnellement engagé pour la réussite du projet. La délégation canadienne, se trouvant dans l'impossibilité d'assumer les frais de voyage pour les écrivaines intéressées à participer à ce colloque, a toutefois proposé que Michèle Stanton-Jean, à ce moment-là déléguée du Québec à l'UNESCO, collabore aux débats. Dans sa présentation, en tant qu'historienne, elle a combiné des données concrètes et des expériences personnelles associées avec le mouvement féministe québécois dans les années soixante-dix, en se penchant sur les « Têtes de pioche », le collectif éditorial des femmes qu'on associerait volontiers avec des images mythiques de « guerrières culturelles », ce qu'étaient incontestablement les intellectuelles québécoises de l'époque, particulièrement celles qui militaient au sein de ce journal – *Les Têtes de pioche*, dont la devise était « les femmes d'abord⁶ ». Pour élargir dès 2013 le dialogue vers les régions que je n'ai pu aborder dans mon livre, j'ai par ailleurs proposé à Cheryl Toman, elle aussi collègue de longue date, avec qui j'ai collaboré dans plusieurs autres contextes, d'évoquer pour nous le recours aux mythes chez les écrivaines de l'Afrique subsaharienne. Ainsi, la littérature camerounaise des femmes a pu trouver sa place lors de nos discussions.

Le présent livre renoue ainsi avec les échanges qui ont eu lieu lors du colloque à Paris, le 4 juin 2013, et il continue le débat dans le même sens, celui du soutien mutuel, de la

6. Sans indication de nom des responsables du projet, les Éditions montréalaises du remue-ménage ont rassemblé en volume, dès 1980, l'ouvrage *Les Têtes de pioche. Journal des femmes. Collection complète*, dans la série « Mémoire des femmes ». Dans son compte rendu de cette publication dans *Jeu : revue de théâtre* (vol. 16, n° 3, 1980), Francine Pelletier cite (p. 224-225) le constat suivant de Michèle Jean (donc, celle qui est par la suite devenue Michèle Stanton-Jean, la conférencière lors de notre rencontre en 2013) : « Puisque le féminisme a ceci de particulier que la théorie se construit parallèlement à l'action, l'importance des *Têtes de pioche* a été essentiellement de constituer un collectif qui s'est interrogé publiquement sur des sujets qui préoccupent toutes les féministes » (cité de son introduction à l'ouvrage de 1980, p. 5).

compréhension partagée, de l'apprentissage commun. Ainsi, le livre associe plusieurs communications, celles qui ont été présentées à cette occasion, ainsi que les contributions de certaines autres collègues à qui il n'était pas possible d'être présentes en juin 2013. Je regrette que certaines auteures dont il était question dans mon volume *Les Écrivaines contemporaines et les mythes* n'aient pas pu être rejointes pour ce projet. Toutefois, pour élargir le dialogue, j'ai fait appel à l'expertise de certaines collègues, dans les domaines qui méritaient d'être représentés, comme par exemple l'Afrique du Nord, avec l'accent sur certains de ses mythes au féminin. Les démarches communes et les préoccupations partagées ressortent cependant de ce qui est présenté ici. Si j'avais initialement fait appel à celles qui manient avec force et connaissance la parole poétique et romanesque, c'était principalement pour vérifier comment les écrivaines elles-mêmes réagissaient à mes analyses de leurs œuvres, surtout en ce qui concernait la réécriture des mythes variés, principalement ceux qui stimulaient leur créativité et qu'elles pourraient identifier comme « moteurs » de leur réflexion. Par ailleurs, grâce à l'analyse menée par des collègues plutôt « théoriciennes », ce livre nous montre en quoi plusieurs genres littéraires se prêtent à la réutilisation des mythes au féminin, qu'ils soient implicites ou explicites dans une œuvre contemporaine, ou alors présents dans une culture, à savoir dans un espace et un imaginaire particulier.

En écho à la tapisserie représentant les membres fondateurs de la Société des Gens de Lettres qui se trouvait comme en égide derrière nous, pendant nos assises, avec George Sand, seule femme dans le groupe d'écrivains illustres du XIX^e siècle, j'espérerais que les fils (d'Ariane), même cachés, qui ont servi à bâtir notre canevas commun, puissent contenir la trace de ce que nous ont communiqué Pierrette Fleutiaux et Michèle Stanton-Jean, même si leurs contributions ne figurent pas dans ce volume. Néanmoins, nous y trouvons, parmi les écrivaines dont j'ai analysé l'œuvre, les essais de Louise Dupré et d'Andrée Christensen qui, chacune à sa

manière, dans le langage qui leur est propre, ont exploré la question mythique. Louise Dupré affirme sans hésitation que « recycler les mythes me semble de la première importance pour une écrivaine », en soulignant combien elle en a été imprégnée dès son enfance. Pour sa part, Andrée Christensen a osé se découvrir dans ce que j'appellerais son « intimité mythographe », un peu en réponse à mes questions initiales et à la suite de notre rencontre à Ottawa, au printemps 2014, qui m'a confirmé à quel point elle mène une existence toute imprégnée de mythes et de symboles. Pour sa part, dans un texte de réflexion sur un opus qui à cause des circonstances historiques n'a jamais pu se développer, Joëlle Cauville nous fait découvrir Hélène Berr, une Eurydice qui se remet au monde dans un autre genre littéraire, le journal intime, lui aussi source d'interrogation sur ce qui nous conditionne et façonne notre existence. Pour compléter le dialogue, à la place d'un texte plus théorique en provenance d'un autre espace culturel, à savoir tunisien, Souâd Guellouz m'a plutôt proposé une série de courts textes littéraires encore inédits pour lesquels je lui exprime ma reconnaissance. Ces vignettes évoquent des modèles psychologiques de comportement, voire des « my-thèmes » extrêmement pertinents qui montrent sa propre culture, dans laquelle les rapports humains relèvent eux aussi de la paradigmatique qui peut se traduire en mythes réécrits, modifiés, ré-agencés, dans le monde contemporain. Je trouve que l'inclusion de ce type de parole d'auteure enrichit largement le projet. En complément du regard principalement sur les femmes tunisiennes que nous offre Souâd Guellouz, la présentation, par Kamila Ouhibi Aitsiselmi, du mythe littéraire de la Kahina, sert incontestablement à élargir nos horizons dans ce domaine trop peu souvent pris en considération et peu connu en Occident.

Les mythes qui nous relient

Comme je l'avais indiqué plus haut, j'avais posé à Andrée Christensen des questions sur le comment de sa propre communication avec les espaces mythiques, d'abord pour stimuler nos échanges, mais aussi parce que je la savais profondément imprégnée par ces domaines et que ses constats promettaient de souligner à un autre niveau aussi leur valeur essentielle pour la poète-écrivaine. Je me suis alors rendu compte que ces questions auraient en fait pu être adressées à toutes celles dont je lis et apprécie les œuvres littéraires. Dans notre travail savant, lorsque nous décortiquons un texte, n'avons-nous pas envie de *vraiment* savoir ce qui a motivé un auteur, ce qui a fait qu'une écrivaine utilise plutôt un mythe qu'un autre ? Si nous avons parfois la possibilité d'interroger non seulement l'œuvre mais la personne derrière celle-ci, nous n'ignorons pas que s'enquérir directement auprès d'un(e) auteur(e) encore en plein développement de sa créativité présente des risques. Un premier, ce serait que l'écrivain(e) rejette notre vision ou propose une explication éloignée de notre compréhension. Un autre, ce serait d'imposer à l'œuvre une approche, une manière de penser qui serait loin des « intentions » initiales, de recourir donc à une méthode dont l'histoire littéraire nous propose maints exemples. Toutefois, la façon dont s'est développé ce livre propose à mon avis une voie tierce, grâce au dialogue, grâce à la variété des regards et des types d'introspection quant à la présence et la prégnance des mythes – ceux qu'on pourrait décoder dans les textes littéraires – ou ceux que les écrivaines elles-mêmes auraient choisi d'analyser, voire d'explicitier plus ouvertement.

La première grande question serait alors de savoir quelles sont les dimensions ontologiques qui participent au choix des figures mythiques ou symboliques : s'agit-il d'un hasard, d'un lieu commun qui paraît bien répondre à une exigence scripturale ? Autrement dit, le mythe est-il convoqué de façon passagère, éphémère ou anodine ? Ou alors s'agit-il plutôt

d'une quête, d'une attitude spirituelle, d'un cheminement intérieur où les domaines mythiques et symboliques représentent des balises pour mieux nous orienter, pour mieux avancer dans la vie ? Dit autrement, la question serait de savoir comment les symboles et les mythes se présentent dans l'existence, d'où ils viennent et sur quelles bases ils s'appuient. De telles questions signifient qu'on devrait quasiment être témoins des expériences, des lectures de la personne qui écrit, de ses contacts avec les autres, dans tous les sens du terme. En avançant sur la voie littéraire, ne sommes-nous pas nécessairement en contact non seulement avec le vaste ensemble intertextuel que nous propose la langue, mais aussi avec les mondes invisibles, grâce surtout à l'intuition et à la sensibilité qui se développent et s'aiguisent au fil des années ?

Une fois entre nos mains l'objet définitif qu'est le livre, ne nous intéresse-t-il pas de savoir de quelle manière l'intérêt pour les mythes et les symboles s'est frayé son chemin dans la poésie et la prose, et comment il s'est canalisé vers des ensembles my(tho)-thématiques, comme dans le cas du couple Ariane-Dionysos qui revient souvent chez les auteures dont j'avais analysé les œuvres ? Et si on pousse la question encore plus loin, qu'apportent les mythes à l'écrivaine, une fois qu'une œuvre est terminée ? S'agit-il d'une sorte d'apaisement, de sentiment de connexion avec le « tout », ce que dans mon ouvrage de 2013, *Les Écrivaines contemporaines et les mythes*, j'appelle « le remembrement⁷ » ? Ou alors, s'agit-il plutôt d'un appel aux explorations continues qui ne cessent de pousser une auteure vers de nouvelles découvertes textuelles ?

Il y a quelques années, au moment où j'avais l'impression d'avoir couvert « suffisamment » de matériel, d'avoir abordé « suffisamment » d'auteures dans ce qui devait devenir mon livre de 2013, un regard plus synthétique s'imposait pour les prolégomènes. De manière un peu inattendue, le mythe

7. Metka Zupančič, *Les Écrivaines contemporaines et les mythes. Le remembrement au féminin*, op. cit.

d'Ariane s'y est manifesté comme le modèle qui pouvait nous rattacher à la tradition philosophique et littéraire, tout en annonçant l'avenir de la pensée humaine, voire la perception des femmes et de leur apport à la conscience collective. Ariane, sous ses manifestations différentes, imprègne explicitement les œuvres de Jacqueline De Clercq, d'Andrée Christensen et de Louise Dupré ; elle se trouve présente aussi chez France Théoret et dans de nombreux autres livres de femmes. En avons-nous hérité le paradigme directement de Crète, par une sorte de filiation cachée, ou avons-nous plutôt suivi le fil qui s'est déroulé depuis les mythes grecs jusqu'aux philosophes du XIX^e siècle ? C'est ce qu'avance en écho à mes postulats, dans son vaste compte rendu de mon livre, une collègue slovène, Jelka Kernev-Štrajn. Traductrice de Deleuze dans la langue que nous partageons, le slovène, cette comparatiste a suivi elle-même, dans son compte rendu, le fil (d'Ariane) qui de ce philosophe l'a ramenée à Nietzsche, en passant par Barbara Stiegler dont l'interprétation du mythe d'Ariane, comme la critique l'a bien identifié, m'a été extrêmement bienvenue pour cerner les préoccupations dans mon livre. Ainsi, Jelka Kernev-Štrajn nous rappelle qu'Ariane chez Nietzsche, selon les mots qu'il prête à Dionysos, est la corporalité même. Elle est la chair, l'animalité humaine parfaitement incarnée, mais de surcroît capable de s'orienter, de trouver son chemin dans le monde, de se sortir du labyrinthe. En outre, elle est capable « de fabriquer des artifices et des fictions⁸ ». Selon Barbara Stiegler, Ariane est alors un être évolué de chair ; si on complète cette pensée par les postulats de Deleuze, comme l'a fait Jelka Kernev-Štrajn, c'est grâce à Ariane que Dionysos lui-même peut devenir cette autorité qui confère la réflexion à l'existence, pour que

8. Barbara Stiegler, *Nietzsche et la critique de la chair : Dionysos, Ariane, le Christ*, Paris, PUF, 2005, p. 29 ; c'est en fait un passage que je cite moi-même dans *Les Écrivaines contemporaines et les mythes* (p. 14). Voici pourquoi je reviens au texte d'origine, pour éviter une retranscription inévitablement problématique.

la réflexion puisse affirmer notre existence (je reprends et traduis du slovène⁹). Serait-ce donc aux approfondissements philosophiques du XIX^e siècle qu'on devrait la réhabilitation du mythe d'Ariane, ce mythe qui depuis lors serait capable de cerner la nature (mythique, symbolique) de la femme ? Il semblerait que ce soient là des sources sur lesquelles s'appuie aussi Jacqueline De Clercq, dans son essai « *Le Dit d'Ariane* ou le deviens qui tu es au féminin », pour qui « Ariane est au centre d'une constellation de mythes mettant en scène des héros et des héroïnes de tout premier plan¹⁰ ». Entre ses parents, ses deux époux, d'abord Thésée et finalement Dionysos, le mythe d'Ariane, pour Jacqueline De Clercq, est alors empreint de sa « dimension initiatique », grâce à « la capacité de l'héroïne à améliorer sa connaissance d'elle-même ». Ariane est ainsi en mesure de « passer d'un état de conscience à un autre, chaque nouvel état contribuant, pas à pas, à sa désaliénation, à sa reconstruction ». Et finalement : « à mes yeux le récit mythique est un genre littéraire à part entière dont la spécificité, incroyablement riche pour un écrivain, réside dans sa dimension symbolique ».

Chez Louise Dupré, Ariane se situe plutôt entre les lignes, en se manifestant dans la constellation des signes, mais aussi en sourdine, guidant les intérêts des personnages, dans les romans de l'auteure que j'ai analysés dans *Les Écrivaines contemporaines et les mythes*. Pour le présent volume, Louise Dupré, en Ariane capable de reconstructions multiples (pour

-
9. Jelka Kernev-Štrajn, « Ženska literatura kot sredstvo transmutacije. Metka Zupančič : *Les Écrivaines contemporaines et les mythes : Le remembrement au féminin*, Paris, Karthala, 2013. 342 str. », dans *Primerjalna književnost*, vol. 37, n° 3 (2014), surtout p. 243-244. Le titre choisi par la critique (situé avant la référence, voire le titre de mon livre), « La littérature des femmes comme outil de transformation », indique bien l'orientation de ce compte rendu qui insiste justement sur le pouvoir transformateur de l'imaginaire au féminin.
 10. Je cite les positions de Jacqueline De Clercq à partir de sa contribution à ce volume ; pour des raisons pratiques, les pages exactes des citations qui suivront dans ces pages, à savoir les idées majeures reprises ici depuis les contributions dans ce volume, ne seront pas spécifiées.